



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°63— DIMANCHE DE L'EXIL D'ADAM ET DU PARDON 2021

Prière de saint Ephrem

Seigneur et maître de ma vie, ne m'abandonne pas à l'esprit d'oisiveté, d'abattement, de domination et de vaines paroles. (grande métanie)

Mais accorde-moi l'esprit d'intégrité, d'humilité, de patience et d'amour, à moi ton serviteur. (grande métanie)

Oui, Seigneur roi, donne-moi de voir mes fautes et de ne pas juger mon frère, car Tu es béni pour les siècles des siècles. Amen. (grande métanie)

Ô Dieu, purifie-moi, pécheur.

(12 fois, avec petites métanies)

Kondakion, ton 6 Triode

Guide de la sagesse et Donateur de l'intelligence, /

Tu instruis les insensés et défends les pauvres ; /

Maître, affermis et rends sage mon cœur ; /

Parole du Père, accorde-moi la parole ; /

car je n'empêcherai pas mes lèvres de te clamer : //

Miséricordieux, aie pitié de moi qui suis déchu.

Prokimenon, ton 8 (Ps. 75, 12 et 2) Triode

Priez et rendez grâce / au Seigneur notre Dieu.

v. Dieu est connu en Judée, en Israël son Nom est grand.

Épître aux Romains

Ro XIII, 11-XIV, 4 Frères, le salut est désormais plus près de nous qu'au temps où nous avons cru. La nuit s'avance, le jour est proche. Laissons là les œuvres de ténèbres et revêtons les armes de lumière. Comme en plein jour, conduisons-nous avec dignité : point de ripailles ni d'orgies, pas de luxure ni de débauche, pas de querelles ni de jalousies. Mais revêtez-vous du Seigneur Jésus Christ, et ne vous souciez pas de la chair pour en satisfaire les convoitises. Envers celui qui est faible dans la foi, soyez accueillants, sans vouloir discuter des opinions. Tel croit pouvoir manger de tout, tel autre n'a pas cette force et poursuit sa diète de végétarien. Que celui qui mange de tout ne méprise pas l'abstinent, et que l'abstinent ne juge pas celui qui mange de tout, puisque Dieu l'a reçu. Toi, qui es-tu pour juger le serviteur d'autrui ? Qu'il demeure ferme ou qu'il tombe, cela ne regarde que son maître. D'ailleurs il restera ferme, car le Seigneur a le pouvoir de le soutenir.



Alléluia

v. Il est bon de rendre grâce au Seigneur, de chanter ton nom, Dieu très haut.
v. De publier au matin ton amour, ta fidélité au long des nuits. *Ps. 91, 1 et 2*

Évangile du Pardon



Mt VI, 14-21 En ce temps-là, le Seigneur dit : « Si vous pardonnez leurs fautes aux hommes, votre Père céleste vous pardonnera à vous aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos fautes.

Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air triste, comme les hypocrites, qui se prennent une mine défaite, pour montrer aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-toi le visage, afin de ne pas montrer aux hommes que

tu jeûnes, mais seulement à ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.

Ne vous amassez pas de trésors sur la terre, où les vers et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel où ni les vers ni la rouille ne détruisent, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent : car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. »

Sur la réconciliation, le jeûne et la semaine pure

Le Seigneur exige, comme condition préalable à toute ascèse, le pardon mutuel des fautes, sous peine de se voir privé du pardon divin. Ce que le Seigneur réprovoque le plus dans le jeûne des Pharisiens, c'est l'hypocrisie et l'ostentation. Le jeûne, bon en lui-même, n'est vraiment agréable à Dieu que s'il est fait uniquement pour lui.

Pour plaire au Père, il faut le chercher dans le secret et n'attendre d'autre récompense que celle de lui être agréable.

L'Église qualifie de pure la première semaine du Carême qui suit le Dimanche du Pardon, et où les fidèles se purifient plus spécialement par la pratique d'un jeûne rigoureux et d'une prière plus assidue.

Aucune fête n'est célébrée du lundi au vendredi. Chaque année, les fêtes qui tomberaient ces jours-là, – la Sainte Rencontre (2 février) exceptée, – sont renvoyées au dimanche précédent ou au samedi suivant.

Le Carême est une époque d'où émergent très peu de fêtes hormis la fête de la première Invention du Chef de saint Jean-Baptiste (24 février), la fête des 40 Martyrs de Sébaste (9.mars), la fête de l'Annonciation (25 mars) et la fête du titulaire de l'église.

Les quatre premiers jours de cette semaine, on récite pendant les Grandes Complies le Grand Canon Pénitentiel de saint André de Crète.

Lire aussi

Notre feuillet N° 4 de l'année 2020

Homélie du Père René Dorenlot pour le Dimanche du Pardon 2002

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Ce dimanche, dès la célébration des Vêpres qui vont suivre, débute le Grand Carême. Un carême qui doit nous faire suivre progressivement le Christ dans ses Saintes Souffrances, jusqu'à la mort sur la Croix et la Résurrection glorieuse de Pâques. C'est dire combien ce dimanche est solennel.

Jésus n'avait aucun péché personnel, dit saint Paul, mais Dieu l'a fait péché pour nous et pour notre salut. La nuit, les ténèbres et la mort générées par nos péchés ont pénétré la nature humaine du Fils de Dieu. À cause de nous et de nos péchés, Dieu, dans l'humanité du Christ, a été sali, humilié et blessé jusqu'à la mort. Jésus a connu sur la Croix, à cause de nos fautes, l'horreur du péché et de la mort, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus étranger, opposé et contraire à sa divinité. L'énormité du péché du monde et de nos propres péchés s'est emparée de Jésus jusqu'à Le mener à la Croix, jusqu'aux portes du néant prêt à saisir Celui qui est l'Être et la vie mêmes.

C'est pourtant sur la Croix, de la Croix que Jésus adresse à son Père cette ultime supplication pour nous : « Père, pardonne-leur... » Jésus est venu sur terre pour revêtir tous les péchés de notre nature, les porter en oblation à son Père et Le prier de nous les pardonner, s'offrant Lui-même à la mort comme prix de notre pardon. Nous sommes tellement complices et prisonniers de nos péchés que Jésus ajoute : « Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Jésus se révèle notre Sauveur ici-bas et notre avocat devant Dieu. « Si nous venons à pécher, dit saint Jean, Jésus est comme un avocat auprès du Père, [...] non seulement pour nous, mais pour le monde entier. » Jésus est mort pour que son Père nous pardonne. Ressuscité, Il ne cesse d'intercéder encore pour nous auprès du Père. Voici la justice de Dieu pour nous : le Père pardonne à tous à cause de l'amour qu'Il nous porte à travers le sacrifice accompli par son Fils.

Pourtant Jésus a mis une condition à notre salut : que nous nous pardonniions les uns les autres réciproquement toutes nos fautes. « Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos fautes. » Et Jésus nous demande de prier son Père en disant : « Notre Père [...] pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Tant qu'il s'agissait de Lui-même, Jésus demandait notre pardon à son Père, parce que nous ne savons ni ne comprenons ce que nous faisons. Nous ne comprenons ni la réalité de la Personne de Jésus, ni ce qu'aura été en profondeur son œuvre pour nous et pour le monde. Jésus pardonne les offenses que nous Lui faisons, comme à tous ceux qui L'ont insulté et L'insultent toujours, à ceux qui L'ont trahi et Le trahissent toujours. Sur la Croix Jésus pardonnait ainsi à tous, prêtres, pharisiens, soldats, à la foule, aux disciples même qui L'abandonnaient et jusqu'aux brigands qui L'insultaient. Cela, Jésus l'a pris et continue de le prendre totalement sur Lui. Il pardonne à tous, jusqu'à aujourd'hui toutes les offenses, toutes les blessures que nous ne cessons de Lui porter.

Mais tout change dès la moindre offense que nous faisons, même au plus petit de nos frères. Cela Jésus ne le pardonne pas, à moins de demander nous-mêmes préalablement pardon à tous ceux que nous offensoons ou avons déjà offensés. Nous demander mutuellement pardon est une exigence absolue. Ce n'est pas une attitude simplement morale. C'est la conséquence obligée de la grâce que Dieu nous fait en nous accordant



son pardon. Si nous refusons ou oublions de pardonner aux autres, Dieu ne nous remettra pas nos propres fautes. C'est le sens de la parabole du serviteur impitoyable qui refuse de remettre à son camarade une dette infime, alors que son maître vient de lui remettre la sienne autrement énorme. « Serviteur méchant, dit le maître, ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon comme moi j'ai eu pitié de toi ? » Et dans son courroux le maître le livre aux bourreaux jusqu'à ce qu'il rembourse tout son dû. Jésus prononce cette parabole en réponse à une question de Pierre : « Seigneur, combien de fois mon frère pourra-t-il pécher contre moi et devrai-je lui pardonner ? Irai-je jusqu'à sept fois ? » Jésus lui répond : « Je ne te dis pas sept fois mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » C'est-à-dire toujours. Saint Jean écrit pareillement : « Si nous nous aimons tous les uns les autres, Dieu demeure en nous ; en nous son amour est accompli. » Par contre, « Celui qui dit "J'aime Dieu", et déteste son frère est un menteur. » Mais « Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous. » Jésus et son Père viennent faire leur demeure en nous.

Ainsi Dieu pardonne, Dieu nous pardonne en Jésus-Christ, à cause de Jésus-Christ. Mais à la condition préalable de nous pardonner nous-mêmes les uns les autres auparavant. Ce n'est pas facile, mais c'est une condition dirimante. Si elle n'est pas respectée, le Père non plus ne pourra nous pardonner.

En avons-nous réellement conscience ? Ne vivons-nous pas avec le sentiment que rien n'est vraiment grave, que le temps efface tout et puis, qu'il y a eu déjà tellement pire. Et qu'enfin Dieu ne peut que pardonner. C'est avec des propos aussi faux que le monde se retrouve aujourd'hui comme aux pires moments de l'Histoire. Reste à espérer que Dieu s'en satisfait. L'Évangile dit tout le contraire.

Alors nous, en ce Carême, pour ce Carême, faisons enfin l'effort de nous pardonner en vérité. Surmontons cette faiblesse, ce penchant à nous excuser nous-mêmes toujours et de tout. Regardons-nous en face, refusons à notre visage d'être un masque trompeur, à nos paroles un langage hypocrite. Ayons le courage de nos paroles et de nos actes. Si nous avons offensé quiconque en quelque manière, sachons le reconnaître devant lui et demander son pardon. Après quoi nous pourrions demander pour nous-mêmes le pardon libérateur de Dieu. C'est la seule façon de pouvoir entrer dans ce Carême dans la paix et la joie. C'est aussi la seule manière de pouvoir approcher du saint Corps et du saint Sang du Christ. Se pardonner n'est pas seulement nous libérer de nos dettes morales et spirituelles. C'est recouvrer en nous-mêmes une liberté nouvelle.

C'est porter sur les autres et sur nous-mêmes un regard neuf. C'est retrouver le chemin perdu du cœur du prochain. Par là, c'est renouer avec notre vocation véritable de partage et de communion. C'est justifier pleinement notre présence autour de la table eucharistique. Nous ne sommes pas des pécheurs isolés les uns des autres, bien que chaque péché nous isole en notre propre "Moi". Nous sommes appelés à être une communauté en Christ. Mais l'absence de pardon réciproque nous isole les uns des autres et détruit la communauté. Alors que le pardon détruit le péché et rétablit la communauté dans son unité.

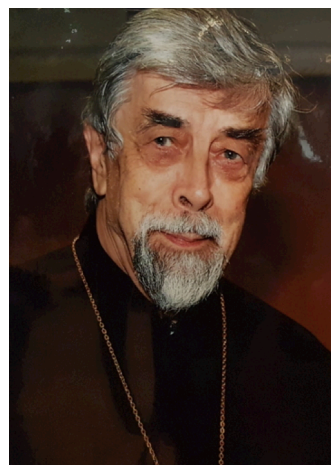
Il faut ici réitérer la nécessité absolue de la confession. Le moment privilégié de se reconnaître pécheur et d'implorer de Dieu son pardon renouvelle en chacun de nous le don baptismal de l'Esprit. Tout ce Carême doit être pour nous tous un renouveau de la grâce baptismale, le rétablissement de notre communion avec le Seigneur et avec nos frères et la joie de réparer par le repentir les déchirures que nous ne cessons de faire à la tunique sans couture du Christ. Dès lors nous pourrions entendre, quand nous échangerons tout à l'heure nos pardons réciproques, s'élever en contrepoint les accents du Canon de Pâques, prémices de notre salut. Amen.

Homélie du P. Boris Bobrinsky Dimanche du Pardon 1994

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit

Ce dimanche qui nous introduit dans le Grand Carême de Pâques, nous l'appelons généralement le dimanche de l'expulsion d'Adam. Nous pourrions aussi bien l'appeler le dimanche du repentir d'Adam et le dimanche du pardon d'Adam et le dimanche de la restauration d'Adam.

Adam est une personne, Adam est un symbole. Adam est aussi un nom générique de l'humanité entière qui s'est dévoyée, qui s'est éloignée de Dieu et que le Seigneur lui-même est venu rechercher. Saint Irénée de Lyon, ce grand évêque du second siècle disait - et les chants liturgiques du Samedi Saint le reprennent - que Dieu est venu chercher Adam sur la terre et que, ne



l'ayant pas trouvé, il est descendu jusqu'aux enfers. C'est une des grandes idées de saint Irénée que, si Dieu est venu sauver l'homme, Il est venu pour sauver l'homme tout entier, Il est venu pour sauver chaque homme et pour sauver tous les hommes. Tous les hommes sans exception sont appelés au salut, sont appelés à la vie. Saint Irénée le dit : « Si Adam lui-même, notre premier père, n'avait pas été sauvé, l'œuvre de Dieu n'aurait pas été complète. » C'est sur ce mystère d'Adam que je voudrais m'arrêter un moment aujourd'hui.

Fréquemment, nous éprouvons un certain ressentiment vis-à-vis d'Adam. Bien sûr, si le premier père n'avait pas chuté, s'il n'avait pas péché, nous n'en serions pas là. Mais ce ressentiment va tellement loin qu'au fond nous n'avons pas la force de pardonner à Adam quand nous voyons tout le mal, toutes les tristesses, tout le péché, toutes les souffrances, toutes ces puissances de mort qui ont saisi toute la création. Il est certain qu'humainement, il nous est difficile de surmonter ce sentiment presque viscéral de ressentiment.

L'Église voit les choses autrement. Nous avons entendu ces chants extraordinaires que nous percevons avec l'oreille intérieure, cette écoute spirituelle qui traverse les temps et l'espace.

Nous avons entendu ces lamentations d'Adam chassé du Paradis, se tenant humblement courbé jusqu'à terre et pleurant sur son propre sort et pleurant sur le Paradis perdu. Ce Paradis perdu, ce n'est pas seulement la douceur paradisiaque perdue, c'est avant tout la tristesse d'être coupé de Dieu. Adam se lamente avant tout de cette séparation du Seigneur, parce qu'en Lui est la vie, en Lui est la lumière, en Lui est la paix, en Lui est la douceur.

Adam pleurerait cette séparation, plus grave, plus douloureuse que la perte de tous les bienfaits et de tous les fruits du Paradis, de sa bonne odeur et de la douceur de la brise qui le recouvrait. Alors, il était dans la joie, dans la paix, dans la gloire, mais avant tout il était en Dieu et Dieu venait dans le jardin converser avec lui à la brise du jour. C'est cela, la grande tristesse d'Adam, et c'est cela dont l'Église fait mémoire aujourd'hui. Elle fait mémoire pour Adam et elle fait mémoire pour les fils d'Adam et d'Ève qui sont appelés à entrer dans cet espace nouveau de repentance, de douceur aussi, en un regard renouvelé vis-à-vis d'Adam et vis-à-vis de tous ceux qui en portent l'héritage.

Désormais nous sommes appelés à mourir et dans ce chemin vers la mort, il y a cette dimension d'espérance et d'attente, de nostalgie aussi, nostalgie qui n'est pas seulement

celle de la Bible, celle de l'Église, mais qui est inscrite au cœur même de l'humanité. Dans toutes les religions antiques et dans l'incroyance même du romantisme, il y a cette nostalgie, ce rappel, ce souvenir du Paradis perdu, c'est-à-dire l'idée que les choses n'étaient pas à l'origine comme elles le sont maintenant.

Nous sommes en marche avec Adam et avec Ève. Les Pères de l'Église ont chanté les pleurs d'Adam, son repentir et cette certitude que désormais, il est dans la lumière du Christ. C'est pourquoi, dans l'icône de la Résurrection le Seigneur, Celui que saint Paul appelle avec audace le « Nouvel Adam », récapitule, rassemble l'humanité pécheresse tout entière en Lui. Par Sa mort, la vie, la justice et la grâce sont venues dans le monde, venues jusqu'à nous. Il est venu dans cette terre lointaine chercher le fils prodigue, venu dans la montagne prendre sur Ses épaules la brebis égarée. Jésus prend sur Lui toute notre humanité, elle qui, en face des myriades d'anges, est comme une seule brebis égarée qu'Il doit ramener à la bergerie, à la maison du Père.

Jésus-Christ descend, Il descend jusqu'à terre, Il prend notre humanité, humiliée, pécheresse, Il prend notre péché sur Lui, Il meurt par amour et mourant par amour, Il descend plus bas encore, jusqu'aux confins de l'enfer, là où aucune lumière n'a jamais pénétré. Comme le dit le psaume : « Comment les morts te loueraient-ils ? » (Ps VI, 6) Jésus descend là d'où aucune louange ne pouvait monter vers Dieu. Jésus descend jusque-là, Il dévitalise la mort ; Il tend la main - comme nous le voyons sur l'icône - à Adam et à Ève pour les ramener jusqu'au Royaume, dans lequel ils sont déjà, dans l'attente de la Résurrection finale avec tous les Saints. Adam et Ève sont aussi des saints de l'Ancien Testament et avec les saints de tous les temps, ils sont dans l'attente de la Résurrection pour que l'humanité totale, pour que l'Adam total puisse désormais être tout entier rassemblé, récapitulé, sauvé, dans les mains du Christ. « Quand le Fils de l'homme sera élevé de terre, il attirera tous les hommes à lui. » (Jn XII, 32) Voici le nouvel Adam, le véritable Adam qui nous attire à Lui.

Je voudrais terminer simplement par la lecture d'un poème écrit par un des grands saints de notre époque, le starets Silouane de l'Athos, qui fut canonisé en 1988 lors du millénaire du baptême de la Russie :

Adam languissait sur terre et sanglotait amèrement. La terre ne lui était pas douce, il soupirait après Dieu en clamant : « Mon âme languit après le Seigneur et je Le cherche avec des larmes. Comment ne Le chercherais-je pas ? Quand j'étais avec Lui, mon âme était joyeuse et sereine et l'Ennemi n'avait point d'accès auprès de moi. Mais à présent l'esprit mauvais a pris pouvoir sur moi, il agite et fait souffrir mon âme. C'est pourquoi mon âme désire à en mourir le Seigneur. Mon esprit s'élance vers Dieu, rien ne peut consoler mon âme... » Ainsi se lamentait Adam, et les larmes lui coulaient de son visage sur la poitrine et jusqu'à terre et tout le désert résonnait de ses gémissements.

Le starets Silouane reprend ce chant d'Adam à son compte, et nous aussi nous disons avec lui :

« Moi aussi, j'ai perdu la grâce, et je crie avec Adam : Sois miséricordieux envers moi, Seigneur, donne-moi un esprit d'humilité et d'amour

Ô amour du Seigneur ! celui qui t'a connu, sans se lasser te cherche jour et nuit et s'écrie : Je Te désire, Seigneur, et je Te cherche avec des larmes. Comment pourrais-je ne pas Te chercher ? Tu m'as donné de Te connaître par le Saint Esprit et cette connaissance divine entraîne mon âme à Te chercher en pleurant.

Puis de nouveau les lamentations d'Adam : « Pourquoi ai-je offensé le Dieu que j'aime ? »

Adam marchait sur terre et pleurait à cause des maux sans nombre de son cœur, mais ses pensées étaient absorbées en Dieu. Et lorsque son corps était à bout de forces et ne

pouvait plus répandre de larmes, même alors son esprit restait tendu vers Dieu, car il ne pouvait oublier le Paradis et sa beauté. Mais, plus que tout, Adam aimait Dieu, et cet amour lui donnait la force de s'élancer vers Lui.

Voilà ce que le starets Silouane pouvait entrevoir dans sa vision spirituelle, en accord profond avec l'Église. C'est pourquoi, au-delà de tout ressentiment, nous comprenons qu'Adam est aussi le premier repentant, le premier qui a pleuré son péché et qui finalement est restauré dans le Royaume de Dieu. À notre tour, nous sommes à la recherche de Dieu à travers les dédales de notre existence, tout en sachant que nous avons dans l'Église une Parole certaine, que nous avons la Parole de Dieu, que nous avons sa puissance, la grâce de l'Esprit Saint qui nous conduit à la repentance, aux pleurs, au pardon que nous devons à la fois donner et demander humblement. C'est ainsi que nous préparons notre purification, notre libération.

C'est cela le commencement de notre propre résurrection. Amen.

Homélie du P. Placide Deseille pour le Dimanche de la Tyrophagie 2003

Dimanche du Pardon



Dans ce passage de l'évangile qui vient d'être lu, le Seigneur nous recommande d'abord le pardon, l'oubli des offenses, l'absence de rancune à l'égard de qui peut, d'une manière ou d'une autre, nous avoir offensés, ou que nous croyons nous avoir offensés. Le Seigneur dira ailleurs dans l'évangile qu'avant d'offrir un don à l'autel, il faut d'abord se réconcilier avec son frère.

Et avant d'entrer dans le carême qui est bien une offrande que nous faisons au Seigneur, il faut insister sur cette nécessité du pardon, sur cette importance fondamentale du pardon des offenses dans notre vie chrétienne. Certes, ce n'est pas seulement une fois dans l'année qu'il faut pardonner. Tous les soirs, à la fin de l'office des complies, nous avons un rite simplifié de pardon dont l'office du Pardon de ce dimanche n'est que la solennisation. Oui, chaque jour nous devons pardonner les offenses pour que le Seigneur nous pardonne les nôtres. Chaque fois que nous récitons le Notre Père, nous disons: « Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs ». Oui, le pardon est vraiment une des premières conditions pour entrer dans le carême d'une façon fructueuse pour nos âmes. Et cela nous demande un examen de conscience pour que nous ayons une claire connaissance des recoins de notre cœur, des restes de rancune à l'égard de tel ou tel, qui nous a, d'une manière ou d'une autre, heurté, déçu. Oui, il faut rentrer dans notre cœur pour retrouver et exterminer toutes ces traces de rancune ou d'absence de pardon qui s'y cachent.

Le Seigneur, ensuite, nous parle du jeûne. Le jeûne, au premier abord, peut sembler l'essentiel du carême. Non, ce n'est pas l'essentiel. Car le jeûne n'a pas d'autre rôle, comme le disait l'un des pères du désert, que de rendre notre âme humble.

Un certain affaiblissement corporel est une manière d'entrer de tout notre être dans l'humilité, de devenir plus conscients que nous ne pouvons pas compter sur nos propres forces, mais vraiment, dans une démission de nous-même, nous remettre entre les mains de Dieu, conscients de notre pauvreté d'âme, de notre faiblesse, de notre péché. Et le jeûne a pour rôle justement de nous faire sentir cette faiblesse qui est la nôtre. Et c'est pourquoi les pères nous disent toujours que si nous sommes malades, si nous sommes affaiblis, le jeûne n'est plus nécessaire parce qu'autre chose nous permet de rester dans cette humilité.

Oui, quand on est resplendissant de force et de santé, presque inévitablement, il y a un certain orgueil qui se déploie en nous. Mais au contraire, quand, soit à cause du jeûne, soit en raison de la maladie, soit par un affaiblissement de notre force physique dû à l'âge, nous ne pouvons plus compter sur nous-même de la même manière, il est plus facile d'entrer dans l'humilité, dans cette disposition fondamentale qui est, comme le disaient les pères, non pas un mets du festin, mais le condiment qui donne de la saveur à tous les mets. C'est-à-dire que sans l'humilité, aucune de nos œuvres spirituelles n'a de valeur. C'est l'humilité du cœur, l'humilité profonde qui leur donne leur vérité, qui leur donne leur force.

À propos du jeûne, le Seigneur nous dit qu'il faut non pas jeûner d'une façon ostentatoire, mais jeûner dans le secret. Et ceci vaut pour toute notre vie spirituelle. Il ne s'agit pas de se soucier du regard des autres sur nous, mais simplement de vivre sous le seul regard de Dieu. Et là encore, un examen de conscience nous est nécessaire. Est-ce que vraiment, dans notre vie spirituelle, dans notre vie quotidienne, nous avons ce souci de vivre sous le seul regard de Dieu et non pas sous le regard des autres, ou ne sommes-nous pas, d'une manière ou d'une autre, dépendants, tributaires du regard d'autrui? Un Apophtegme, qui comporte une part d'humour, comme c'est souvent le cas de ces récits qui concernent certains pères du désert, nous raconte ceci : Un jour, un jeune moine vient trouver son père spirituel peu de temps après son entrée dans la vie monastique et lui dit qu'il est déconcerté parce que quand il était dans le monde, il jeûnait beaucoup, il priait beaucoup, il était très fervent ; et puis, se retrouvant dans le désert, il n'arrive plus à jeûner, il n'arrive plus à prier. Et son père spirituel lui dit: « Quand tu étais dans le monde, il t'était facile de jeûner, il t'était facile de prier, parce que tu étais sous le regard des autres, et inconsciemment tu te nourrissais de vaine gloire. Ici, au désert, tu n'as plus personne pour te regarder, tu n'as plus personne pour te louer, pour admirer ta vie spirituelle, et c'est pour cela que tu manques d'élan, que tu manques de zèle. Mieux vaut ne rien faire et être humble que se nourrir de vaine gloire », Et on peut aussi penser que si le Seigneur nous recommande d'avoir un air joyeux quand nous jeûnons, c'est parce que, comme le dit un autre texte de l'Écriture: « Dieu aime celui qui donne avec joie ». Il ne faut pas que notre jeûne de carême, que notre effort de carême soit ressenti par nous comme quelque chose de pesant, de lourd, de difficile à porter. Au contraire, il faut que nous ayons un enthousiasme spirituel en entrant dans le carême parce que nous entrons – j'aime cette formule – dans le « printemps des âmes » qu'est le carême. Oui, il faut que nous ayons une joie printanière en entrant dans le carême, que nous sachions porter ce jeûne avec une certaine allégresse spirituelle. C'est à ce moment-là que notre jeûne sera vraiment agréable à Dieu, si nous jeûnons sans chercher à nous faire plaindre ou admirer de quelque façon que ce soit.

Et puis, le Seigneur nous recommande aussi de nous faire un trésor dans le ciel, de ne pas accumuler des biens terrestres mais de nous faire un trésor dans le ciel. Dans le langage du Seigneur, dans le langage de l'évangile, cela veut dire de ne pas accumuler des biens terrestres mais de se faire un trésor par l'aumône, par le don de ce que nous possédons aux pauvres et à tous ceux qui en ont besoin. Et que c'est de cette manière qu'on se fait un trésor, qui n'est pas un trésor terrestre, mais un trésor dans le ciel. Oui, en faisant l'aumône, mais on peut dire aussi par toutes les façons de pratiquer la charité, par toutes les façons de nous donner aux autres, de nous décentrer de nous-même pour être vraiment disponibles, pour être ouverts aux autres, à leurs besoins, à leurs nécessités, à leurs souffrances. Cela fait partie aussi du carême, d'une façon essentielle. Si nous n'avons rien, le Seigneur ne nous demande pas de donner matériellement de l'argent, de nos biens terrestres; il nous demande ce don du cœur, cette attitude

bienveillante, cette attitude où on se décentre de soi-même; de ne pas vivre dans une espèce de mauvaise tristesse, de repliement sur soi, mais d'être attentifs aux autres, d'être toute bienveillance, toute bonté, tout amour à l'égard des autres. Cela est possible à chacun. C'est tout cela que le Seigneur nous demande dans notre entrée dans le carême.

Dimanche prochain, nous célébrerons le dimanche de l'Orthodoxie. Ce n'est pas seulement une commémoration du rétablissement de la vénération des saintes icônes qui a eu lieu à la fin de la période iconoclaste, mais c'est, dans la pensée de l'Église, une sorte de protestation de notre foi, d'un rappel, d'un réveil de notre foi dans tous les aspects du dogme chrétien qui a été mis en valeur, précisément, par ce rétablissement du culte des saintes icônes, qui était comme une sorte de condensé de toute la foi chrétienne. Que cela nous rappelle aussi qu'en entrant en carême, il faut réveiller notre foi, il faut réveiller ce regard de notre cœur qui nous fait percevoir les choses de Dieu, qui nous fait percevoir ce que Dieu est pour nous, ce qu'il est dans notre vie, qu'il est vraiment notre Père, que le Christ nous accompagne comme un ami, comme un frère, en toutes choses, que le Saint-Esprit est ce consolateur qui nous reconforte intérieurement. C'est dans cette lumière de la foi que notre carême devra se passer. Je me souviens que l'un de nos frères qui était allé en Roumanie me disait en rentrant: « Là-bas, ils ont la foi, nous, en France, nous avons des idées religieuses ». Notre foi est souvent quelque chose de trop intellectuel, de trop cérébral. Il faudrait que notre foi soit quelque chose qui jaillisse beaucoup plus du fond de notre cœur, et qui engage toute notre vie!

C'est dans cette lumière de la foi qu'aussi bien notre pardon des offenses des autres, que notre jeûne, que notre prière – car la prière est aussi une chose importante dans notre carême – vont avoir tout leur sens, toute leur valeur et que notre carême marquera pour nous un véritable progrès spirituel. Car il faut que notre vie chrétienne soit toujours en progrès; si elle est stagnante, si au fil des années, rien ne change, si au fil des années, nous continuons seulement une sorte de ronron spirituel, si je puis dire, sans qu'il y ait vraiment un effort, sans qu'il y ait un enthousiasme, qui nous soutiennent, qui nous portent vers le Seigneur d'une façon toujours plus généreuse, toujours plus intense, eh bien, à ce moment-là, notre vie spirituelle n'est pas une vie.

Oui, que le carême dans lequel nous allons entrer nous aide à mieux réaliser tout cela. À la gloire du Père, dans la puissance du Saint-Esprit, pour que l'image du Christ resplendisse toujours davantage dans notre cœur et dans toute notre vie.

Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*

est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>